



BULLE
Du labo à l'expo

Audrey Longchamp expose à la Galerie Trace-Ecart à Bulle des acryliques et des monotypes particuliers. Des œuvres inspirées d'une technique japonaise. > 35

SORTIR

VOTRE SEMAINE

À L'AFFICHE



NOUVEAU MONDE
Un jukebox vivant

TAMARA BONGARD

Ils sont deux, serrés dans une boîte, avec des ukulélés, et constituent le jukebox vivant à l'humour le plus décalé de la place. Hawaii Ho'Okanaka Jukebox sera demain soir au Nouveau Monde, à Fribourg (PHOTO DR). Ce projet est né en 2010. Comment les deux hommes ont-ils eu cette idée? «Il y a deux paramètres. On venait de s'acheter des ukulélés et on ne savait pas trop quoi en faire», explique Colt, l'un des deux acolytes de ce combo atypique. «Deuxièmement, nous sommes aussi membres d'autres groupes (Haute-Volta, Lokal Matadors... ndr), où nous jouons nos propres compositions. Ce groupe était l'occasion de jouer des standards. Et de faire quelque chose de super rigolo.» Et de citer le côté un brin ridicule d'un riff d'AC/DC ou d'un sulfureux morceau de Marilyn Manson interprété avec un ukulélé...

Les spectateurs peuvent choisir sur une liste de 99 noms le titre que leur interprétera le duo. De Johnny Cash à Rihanna. «Tout le monde doit trouver un morceau qu'il aime», assure Colt. Ce réservoir de tubes est remis au goût du jour, avec toutefois toujours des incontournables, comme une chanson des Beatles et des Stones. Le prix: un franc. Sauf pour les artistes que les deux musiciens estiment vraiment trop moisés, comme Michel Sardou ou Carla Bruni. Là, il faudra déboursier 10 francs. Quand je vous parlais d'humour décalé... | > **Ve 22 h Fribourg** Nouveau Monde.

FRIBOURG
L'Amaru, dragon légendaire

Une fois n'est pas coutume, le théâtre Crapouille, en ville de Fribourg, programme une création: il s'agit de «La légende d'Amaru», un conte destiné aux petits enfants à partir de 4 ans. C'est la compagnie Boréale (Maria Eugenia Poblete Beas et Michel Lavoie) qui tente de percer l'identité de l'Amaru, ce dragon des Andes, présent dans les récits péruviens. Que fait ce monstre légendaire? Quels sont ses pouvoirs? On le saura ce dimanche, dans un spectacle poétique et rempli de rêves, après un goûter offert comme de coutume dès 16 h. EH > **Di 17 h Fribourg** Centre de loisirs du Schoenberg.

La danse s'incarne dans le monde

NUITHONIE • Trente ans de carrière et une quarantaine de créations: retour sur le parcours de Fabienne Berger, avant la première de sa nouvelle pièce, «Les arbres pleurent-ils aussi?»

ELISABETH HAAS

Elle a vécu les prémices de la scène indépendante en Suisse romande. L'année 1985 marque les débuts de Fabienne Berger et de sa compagnie, entre Fribourg et Lausanne. A peu près au même moment, dans le même élan, débutait Philippe Saire et se constituait l'ADC de Genève (c'était en 1986). Le CFC et le bachelor de danse contemporaine, en revanche, sont tout récents, quelques années à peine. Fabienne Berger s'est lancée bien avant ces acquis de formation, à une époque où il y avait encore peu de moyens pour la danse, où les pièces se jouaient dans les arrière-salles de bistros, pas dans des théâtres.

La nécessité impérieuse de l'artiste, le besoin profond de communiquer par la danse n'ont jamais cessé de l'habiter. Dans son parcours de trente ans, la danse a toujours été pour elle davantage qu'une passion. L'engagement d'une vie. Aujourd'hui encore, ce chiffre lui semble abstrait, elle qui ne se considère pas comme installée. Toujours en marche, en recherches, en doutes, Fabienne Berger propose une nouvelle création à partir de demain, à Nuithonie, à Villars-sur-Glâne: «Les arbres pleurent-ils aussi?»

Elle se souvient de «Trop petite», du «buzz» qu'elle soulève

L'enfance, l'adolescence ont été nourries par la danse. D'abord la discipline classique, le rêve du tutu, puis «l'énergie, la sensation de liberté» du modern-jazz. La voie semblait tracée. Mais Fabienne Berger dit avoir «tout lâché. J'ai milité. Corps et âme. Je changeais de vie. Ce n'était pas juste un plongeon sociologique. J'étais partie pour travailler à l'usine.» Ces huit ans, elle ne les regrette pas, ils font partie de ce qu'elle est devenue. De sa danse, qu'elle veut engagée dans le monde, aux prises avec les problématiques actuelles.

La conscience de l'impasse n'en a été que plus fracassante pour elle. Mais il a fallu la mort de son père pour que Fabienne Berger ait la confiance et le courage à ce moment-là de suivre sa vocation. «J'ai quitté Lausanne et je me suis installée dans le canton de Fribourg, raconte la danseuse et chorégraphe. C'était au début des années 1980. Une ferme rudimentaire, sans eau, sans salle de bains. Depuis je n'ai plus quitté la campagne. J'ai besoin de

pleine nature, de repli. Je fais un métier très urbain, j'ai besoin de cet ancrage.»

La reconnaissance

Le réapprentissage de la danse, la découverte du contemporain ont été pour elle «une école d'humilité», avoue-t-elle. Elle a passé par San Francisco, a adopté le yoga et différentes techniques orientales qui ont élargi son rapport au mouvement. Son langage, elle l'a développé autour de la notion qui lui est chère de «transfert de poids». Elle veut continuer de défendre une esthétique singulière dans un milieu qu'elle craint de voir s'homogénéiser, revers de la médaille de la mise en réseau des lieux, des théâtres, et de la reconnaissance gagnée par la scène contemporaine.

Après cette étape fondatrice, arrivent en 1983 son premier solo de chorégraphe, les premières parties des grandes compagnies, les succès au Festival de la Cité, à Lausanne, au Belluard, à Fribourg. En 1985, il y a trente ans donc, elle reçoit sa première subvention et donne son «premier spectacle de soirée». Elle envisage un avenir en compagnie. Pendant quelques années, elle obtient les fameuses aides pluriannuelles à la création.

Pour revenir à nouveau au régime plus précaire des aides ponctuelles. L'avenir n'est jamais dit, même après 40 créations, sans compter les performances.

1986: elle se souvient de «Trop petite», du «buzz» qu'elle soulève, des débats peu sereins. «C'était une pièce construite comme des plans-séquences au cinéma. Cent petites scènes découpées par du noir, sur la difficulté d'incarner son corps quand on est une petite fille, sans correspondre aux canons, aux attentes.» Cette notion d'incarnation continue de la travailler, jusqu'à une pièce récente comme «Screen Sisters», où les danseuses ne communiquent que par écran interposé.

L'impact des écrans

En 1988, «Les Figurants», sur les enfants de la guerre, permet à la compagnie de tourner beaucoup. En 1996, en pleine guerre dans les Balkans, «Demain» convoque la peur. Et puis la vidéo s'insinue, infiltre ses spectacles. A une époque où les écrans deviennent omniprésents dans la vie, elle ne peut pas échapper à leur impact.

Avec la nouvelle création, «Les arbres pleurent-ils aussi?», Fabienne Berger fait danser plusieurs générations de danseuses,



Elle ne croit pas au corps glorieux, mais au langage de la danse: Fabienne Berger. ALAIN WICHT

elle-même, Caroline de Cornière et deux jeunes interprètes, Marie-Elodie Vattoux et Margaux Monetti. «Je trouve dommage qu'on associe uniquement la danse au corps glorieux: on apporte quelque chose au public de venir sur scène avec un corps qui n'est plus jeune, qui n'a plus la virtuo-

sité, mais peut-être une densité qui permet à plus de gens de s'identifier», croit la chorégraphe qui renouvelle, à chaque spectacle, son ambition de toucher «profondément» le public par la danse. |

> **Ve 19 h, sa 20 h Villars-sur-Glâne** Nuithonie. Aussi le 30 avril, les 1^{er} et 2 mai.



Le chanteur Lamine M'Boup devant Prisca Guanter. DR

AVENCHES

A la porte du Sénégal

DÉBORAH LOYE

Le groupe de musique du monde Lamine M'Boup & the Foul Fayda présentera son nouvel album «Porte à porte» à l'Aventicum Jazz Club d'Avenches demain. Son leader, le musicien et chanteur Lamine M'Boup, vit en Suisse depuis vingt ans. «Je viens d'une famille griote du Sénégal. Dès mon arrivée ici, j'ai ressenti le besoin de retrouver la musique», indique-t-il. Il a d'abord joué comme percussionniste dans le groupe Safara durant 15 ans. Puis est venue l'envie de chanter, pour raconter le Sénégal et l'histoire de ceux qui le fuient pour tenter leur chance en Europe.

Il chante en sénégalais, «la langue de la mère, celle qui coule naturellement», sur des sonorités reggae, salsa, afro-beat. «C'est de la world music. Nous souhaitons

faire danser la Suisse!», s'enthousiasme-t-il. «Nous, c'est-à-dire ses cinq musiciens suisses et sénégalais et son ami Douane, qui a fait les arrangements de l'album. «Pour moi ce sont comme des frères, les gens que mes ancêtres ont amenés autour de moi pour que nous puissions continuer à transmettre la musique.»

Prisca Guanter est la flûtiste du groupe. Elle a rencontré Lamine dans un festival lors d'une improvisation. «Je jouais du piccolo, lui des percussions et il y a quelque chose qui s'est passé, relate-t-elle. C'est une musique très colorée, qui permet un échange culturel important.» Car dans le groupe on parle sénégalais, français, allemand, italien, et l'on se retrouve autour de la musique.

Pour Lamine, les chansons servent aussi à faire passer un message: «Celui de l'Afrique et de ses enfants.» Dans «Lampedusa», il parle du sort des migrants qui échouent, et parfois meurent, sur les côtes italiennes. «Je suis un immigré et pour moi tout va bien. Mais quand je vois ce qu'il se passe là-bas ça me touche. J'ai envie de dire aux jeunes d'Afrique de travailler pour trouver des solutions», avance-t-il.

«L'album s'appelle «Porte à porte» parce qu'il fait un lien entre la porte de l'Afrique et celle de la Suisse», indique Lamine. Le groupe souhaite faire une tournée, en Suisse d'abord, puis en Afrique si possible. «Inchallah, je montrerai le Sénégal à mes amis musiciens!», projette Lamine. |

> **Ve 21 h Avenches** Aventicum Jazz Club.